

Medieval Superheroes

Roman

Olivier Boile

Les illustrations intérieures, ainsi que la couverture,
ont été réalisées par Alfonso PARDO MARTINEZ.
www.pardoart.com
En couverture : RainBow et La Chouette.

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQENEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : juin 2012

ISBN : 2-915653-43-7



Alban le Blanc & Bat Moine



Ronan le Destructeur & Captain Insensible

PROLOGUE

*Où nous découvrirons certains événements passés,
ceci afin d'introduire en douceur les événements futurs*

Fier-Château, en l'an de grâce 1338

Il faisait un temps splendide sur le royaume de France.

Les oracles avaient beau prédire le retour imminent de la pluie, la population n'en avait cure et préférait jouir de cet exceptionnel début d'été plutôt que d'imaginer des heures plus sombres. L'espace d'un instant, par la magie d'un soleil radieux, ce XIV^e siècle généralement synonyme d'épidémies, de famines, d'obscurantisme religieux et d'inégalités sociales devenait enfin une période où il faisait bon vivre, l'un de ces moments où l'on se sentait pris d'un besoin frénétique d'activités de loisir. Comme d'autres profitent d'une météo clémente pour aller à la plage ou à la pêche, certains avaient décidé de partir à la guerre.

Nul ne saurait dire exactement pourquoi l'armée du comte de Lisle s'était installée au pied des murailles de Fier-Château, dédaignant les cibles plus accessibles que constituaient les forteresses en carton-pâte dressées aux alentours. L'intérêt stratégique de la bourgade n'était pas flagrant au premier abord, impression qui persistait après avoir étudié la question sous toutes les coutures. Une victoire ici n'apporterait à son auteur, au mieux, qu'un respect poli de la part de ses collègues nobliaux lors des prochains états généraux du royaume; rien de comparable avec la gloire immortelle derrière laquelle courait le comte de Lisle depuis son adoubement. Cette bataille paraissant vaine à tout point de vue, cela lui semblait être une raison supplémentaire de s'y investir avec panache.

Le héraut d'armes porta le cor à sa bouche. L'assaut fut donné.

L'ardeur des vougiers qui s'agglutinèrent à proximité de la tourelle nord fut refroidie par une volée de flèches et des seaux de poix, des bacs de chaux vive et des feux grégeois. Cela incita les survivants à faire demi-tour pour se diriger vers la poterne ouest, tombée après deux minutes vingt-huit de combat, sablier en main. Inutile de chercher à enfoncer des portes ouvertes alors qu'on peut se contenter de les franchir. Les soldats du comte de Lisle, cédant tant à la facilité qu'à leur instinct de survie, s'engouffrèrent comme un seul homme dans la faille ainsi créée. Ils furent mollement accueillis par des défenseurs ayant très vite compris que leur rôle se bornerait à reculer l'échéance de la défaite. Des coups furent échangés, chaque camp perdit de courageux guerriers, mais la bonne fortune avait choisi ses favoris, c'était une évidence. Seul un *deus ex machina* aurait pu infléchir le cours d'une bataille dont l'issue était connue d'avance. N'étant pas un personnage de chanson de geste, le baron Frédéric de Fier-Château savait, hélas ! qu'une telle péripétie n'était pas pour lui. Aussi empoigna-t-il son épée, avant de pousser son traditionnel cri de guerre en pénétrant les lignes ennemies. Il pria pour être envoyé *ad patres* avec les honneurs. Son souhait fut exaucé lorsqu'un fléau d'armes qui se balançait à hauteur de sa tempe le faucha en pleine course.

S'il avait eu la bonne idée de prolonger son existence d'une poignée de secondes, le baron aurait pu voir l'espoir changer de camp et le combat changer d'âme dans la morne plaine de Fier-Château, tandis qu'avait lieu l'intervention divine tant espérée. Non, ce genre de miracle ne se produit pas que dans les œuvres de fiction, semblait annoncer le sourire impeccable du nouvel arrivant.

Le chevalier rentra dans le lard des soldats du comte de Lisle à la manière du margrave von Schumacher dans le seigneur de Battiston, sans plus de cérémonie.

La plupart des acteurs de la bataille devinrent alors spectateurs, voire figurants pour les plus hardis d'entre eux. Rien à faire, le chevalier crevait l'écran. Vêtu de blanc, entouré d'une légère aura lumineuse, celui-ci serait passé pour la caricature du paladin à la *Donjons et Dragons*, alignement loyal bon, s'il n'avait été dépourvu d'une de ces lourdes armures finement ouvragées qui

font le charme des Moyen-Âges fantasmés. Son équipement militaire se composait du strict minimum : une épée, un écu barré d'une croix et des jambières, la protection corporelle étant assurée par une tenue moulante à moitié recouverte d'une longue cape de couleur blanche, comme le reste. Le visage de cet homme, qui par ses exploits était désormais connu comme le loup blanc, était dissimulé par un masque de velours. Seule entorse à cette profusion de blancheur, sur sa poitrine brillait un blason doré ignoré des héraldistes. D'ailleurs, si vous cherchiez à décrypter son insigne, vous vous retrouveriez avec une lame plantée en travers de la gorge avant même d'avoir compris ce qui vous arrivait.

En effet, le chevalier avait comme particularité essentielle une vitesse d'exécution littéralement prodigieuse. Feintes, parades, attaques, s'enchaînaient à un rythme démentiel, ne laissant dans leur sillage qu'un monceau de cadavres et un chapelet d'interrogations chez ceux qui en réchappaient. Bretteur épatant d'un point de vue technique, du genre à faire avaler son braquemart au plus méticuleux des maîtres d'armes, il était également doté d'une agilité et d'un sixième sens hors du commun. Il esquivait le moindre danger avec une réussite insolente qui démoralisa plus d'un adversaire. Toute attaque portée contre le chevalier blanc était condamnée à rester un coup d'épée dans l'eau.

« Ce type n'est pas humain... », soupira un vougier du comte de Lisle.

On s'en souviendrait comme de ses dernières paroles. Ce modeste mercenaire aurait-il été content d'apprendre que son observation était presque exacte ?

Quand les assaillants se réduisirent à une poignée de jeunes garçons suppliant à genoux qu'on les épargne pour ne pas faire de peine à leur chère maman, le chevalier, grand seigneur, rengaina son arme, monta sur le plus haut créneau pour dominer le théâtre de ses exploits puis se tourna en direction de son public, s'inclina le poing serré contre le cœur et s'en fut aussi vite qu'il était survenu. Il sauta dans le vide sous les gloussements de ses admirateurs.

Personne ne l'entendit étouffer un cri de douleur au moment de se réceptionner au sol, pas plus qu'on ne le vit boitiller vers la forêt où il se réfugia pour se faire oublier. Durant les jours qui

suivirent, on ne parla que de ses prouesses qui sauvegardèrent la liberté de Fier-Château. Le mystérieux chevalier serait même probablement devenu un mythe local pour les siècles à venir si la bourgade n'avait été rasée peu de temps après par un comte de Lisle sur le retour, un dimanche où même les héros masqués font relâche.

« Dommage qu'il commette une erreur sur la fin.

— Certes, mais le reste était parfait, n'est-ce pas ?

— Avec des élèves aussi brillants, l'avenir de la profession est assuré.

— C'est vrai que si l'on ajoute cette performance à celle de ses camarades de promotion, il y a de quoi être satisfait.

— Vous songez à la défense du gué de Choisy-la-Bellerive par le jeune archer au costume bariolé...

— Entre autres. 1338 sera assurément un bon cru.

— Raison de plus pour regretter le petit couac final. Même si se jeter dans le vide à près de dix toises de hauteur n'est pas l'exercice le plus facile, j'en conviens... »

Le silence s'établit parmi les membres du jury. L'ange qui passait fut toutefois gêné par les clameurs de victoire provenant de Fier-Château.

« En tout cas, il est clair que le peuple adulte déjà notre apprenti paladin. On le lui donne sans discussion, vous êtes d'accord ? »

Les quatre autres religieux acquiescèrent de concert. Pour celui-ci, il n'y aurait pas débat, évidemment. Le préposé aux écritures saisit un parchemin, prit son encrier et, de sa plus belle plume, traça quelques mots au bas d'une liste où l'on distinguait des noms prestigieux.

« Alban le Blanc : reçu avec les félicitations du jury. »

Le parchemin portait le sceau distinctif de la RUSH, la Royale Université des Super-Héros.

CHAPITRE UN

*Où nous ferons la connaissance
d'un pizzaiolo de la Nouvelle-Courbevoie,
lequel tiendra un rôle non négligeable dans le présent récit*

La Nouvelle-Courbevoie, en l'an 2000 et quelques

Il faisait un temps pourri sur la Nouvelle-Courbevoie, comme sur l'ensemble du pays à en croire les bulletins météo successifs.

Les buildings du quartier de La Défense grattaient timidement un ciel maussade, incapables de lui rendre un soupçon de vie. Les bâtiments plus petits semblaient se tasser sur eux-mêmes dans l'espoir de passer entre les gouttes. Dans cet amas de tristesse urbaine, la tour de verre de la Mystic Cola Corporation et ses lumières rouge flashy parvenait tout juste à surnager, vain combat mené par une multinationale du soda contre l'eau tombée du ciel. Même la direction nationale de la Générale des Sources faisait grise mine, preuve que rien n'allait plus dès lors que la météo faisait des siennes. Les éminents traders terrés dans leurs bureaux haut perchés constataient avec dépit qu'il est des phénomènes impossibles à contrôler, même en lançant une OPA imparable.

À cause d'une pénurie de scandales politico-financiers, d'exploits sportifs fédérateurs et de faits-divers sanglants, le déluge qui s'abattait sur la France était bien malgré lui devenu le centre d'intérêt numéro un de toute la confrérie journalistique. On n'avait pas vu un tel mois de juin depuis le mémorable été 2017, prétendait *La Liberté de Paris*, une information que personne

ne se chargea de vérifier et qui acquit donc le statut de certitude irréfutable. Une sécheresse impitoyable, couplée à l'impéritie chronique des autorités locales, provoquait au même instant une énième catastrophe humanitaire dans l'une des provinces les plus défavorisées de la Confédération Africaine, Soudan, Mali, Namibie, peu important : à moins d'envoyer des containers d'eau de pluie, on ne pouvait rien faire pour ces malheureux. L'ère des héros qui sauvent le monde en trois coups de cuiller à pot était bel et bien révolue.

Les héros des temps modernes se nommaient Ellis J. Larsson, Arnaud-François Bernardin ou Avraam Romanitch, des businessmen assez avisés pour pouvoir s'offrir un bâtiment de trente-cinq étages, et à leur nom s'il vous plaît, sur la Troisième Avenue. Les vrais guerriers, les vrais gagners, c'étaient eux. Ils ne faisaient peut-être pas rêver, mais au moins assuraient-ils à la Nouvelle-Courbevoie une prospérité telle qu'elle n'en avait jamais connue.

Disons, pour être plus précis et plus prosaïque, que les employés de ces magnats de l'industrie et de la finance avaient à cœur d'assurer la prospérité des restaurants jouxtant les immeubles de bureaux. Mettez dans n'importe quelle ville une légion de cadres dynamiques aux dents longues et aux crocs affûtés, attendez que leurs dossiers urgents le deviennent un peu moins car midi a sonné à la porte de leur office, et vous pouvez ouvrir un resto sans crainte : celui-ci sera rempli chaque jour que Dieu fait par des clients pas trop regardants sur la nourriture, tant que celle-ci peut être ingurgitée dans l'intervalle crucial situé entre la fermeture de la Bourse de Moscou et l'ouverture de Wall Street. Si c'est une pizzeria, tous les analystes économiques le confirmeront, c'est d'autant mieux.

La *Pizza di Pisa* était l'une de ces enseignes qui poussaient tels des champignons dans les quartiers d'affaires. Située au croisement de la Quatrième et de la Onzième Avenue, à proximité de la monumentale Fontaine de Neptune, elle attirait une clientèle de salariés subalternes, comptables et secrétaires notamment. Quelques cadres complétaient le tableau, histoire d'appuyer la démonstration faite quelques lignes plus haut.

Le restaurant n'était pas mauvais à proprement parler, cependant il était de ces endroits dont on ne peut s'empêcher de penser qu'ils ont été créés pour d'autres desseins que celui qu'ils

proclament en façade. Monsieur Kaloustian, le patron, avait ainsi recruté ses collaborateurs sans contrôler leur aptitude à différencier une calzone d'une hawaïenne. Lui non plus n'en était sûrement pas capable. Par bonheur, son incompétence était loin d'être pesante : on ne le voyait pour ainsi dire que lors de la semaine des quatre jeudis. Si l'aspect financier restait entre les mains de monsieur Kaloustian, la gestion quotidienne de la pizzeria avait échu aux employés eux-mêmes. Dès lors, par un glissement de responsabilités advenu progressivement et contre sa volonté, Orlando Bianchi était devenu le coordinateur d'un quatuor composé de deux serveuses et autant de cuistots.

Il était près de minuit quand Orlando fit tinter pour la dernière fois de la soirée la clochette signalant une entrée ou une sortie – vestige baroque de l'ancien bailleur, un traiteur asiatique obligé de mettre la clef sous la porte suite à la disparition suspecte des chiens du quartier. Les affaires n'avaient pas trop mal marché à la *Pizza di Pisa*. Monsieur Kaloustian serait ravi lorsqu'il l'appellerait, peut-être mardi prochain, plus vraisemblablement mercredi.

Une sirène retentit dans le lointain. Elle se mêla au hurlement du vent et au concert de claquettes donné par la pluie.

« Bizarre, dit Orlando à part lui, les pompiers sont de sortie alors qu'il tombe des hallebardes. »

Sans doute un chat maladroit s'était-il perché au sommet d'un des arbres en stuc ornant la Onzième Avenue. Triste époque, où l'héroïsme était l'apanage de soldats en combinaison ignifugée voués à sauver des matous en détresse. Plus de princesses, plus de chevaliers en armure scintillante...

Orlando laissa les néons de l'enseigne allumés. Le A défec-tueux de *Pisa* grésillait par intermittence, comme dans les motels sordides de série B. « *Pizza di Pisa*, un sérieux penchant pour le goût, à midi ou en soirée vous êtes nos invités » : il n'était nulle part fait référence à une ouverture vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et pourtant monsieur Kaloustian tenait à ce que les feux de l'art séculaire de la pizza brûlent sur la cité même aux heures les plus sombres, ainsi qu'il se plaisait à le rappeler à ses employés lors de redoutables accès lyriques.

Les clefs du restaurant au fond de la poche, les clefs de son appartement en rotation au bout de son index et de vieux tubes

des 90's au bord des lèvres, Orlando prit le chemin de la terre promise que constituait son lit. La traversée nocturne des avenues moribondes de la Nouvelle-Courbevoie lui prendrait dix bonnes minutes, une promenade de santé qui risquait de se transformer en calvaire sous une telle ondée.

«Quelle vie de merde, quelle ville de merde!» marmonna-t-il.

Orlando prit alors son courage à deux mains et en garda une de libre pour brandir son *Liberté de Paris* de la veille, bouclier dérisoire opposé aux éléments.

Orlando passa sans s'arrêter devant les rares établissements encore ouverts à cette heure, bars, cinémas, bowlings, night-clubs, lesquels apportaient un semblant d'animation dans un quartier qui en manquait cruellement. Il croisa trois ou quatre groupes de jeunes gens, parfois à moitié ivres, repoussa les avances de taxis en maraude et accéléra l'allure. Ce temps de chien le mettait de mauvaise humeur, ce qui n'étonnait guère tous ceux qui le considéraient comme un pur produit d'Italie. Savaient-ils depuis combien de temps il n'avait pas vu le soleil de sa Gênes natale ?

Perdu dans ses pensées et aveuglé par l'eau ruisselant sur son front, il traversa la Treizième Avenue sans voir venir le danger. Celui-ci se présenta sous la forme d'une limousine bleue qui abordait les virages à toute allure, dépassant allègrement les soixante-quinze kilomètres par heure autorisés en agglomération. On entendit le bruit caractéristique d'un freinage brutal sur une chaussée mouillée. On entendit des cris d'affolement, constitués pour une bonne part d'imprécations en ancien dialecte ligure. Puis on n'entendit plus rien.

Une lointaine sirène de police brisa le silence de la Nouvelle-Courbevoie. Le miraculé de la Treizième Avenue renchérit, sans prendre la peine de faire dans l'originalité :

«Espèce de chauffard ! Vous êtes dingue ? Vous auriez pu me tuer ! »

La vitre fumée se baissa lentement, comme pour faire durer l'effet recherché. En fait de chauffard, il s'agissait d'un chauffeur, tout en classicisme, jusque dans les gants blancs et la mine blasée du vieil homme qui a déjà tout vu.

«Les patrons n'ont pas ce à faire, monsieur. Ils vous prient d'accepter ceci en guise de dédommagement.»

Il lâcha avec dédain un billet de banque, qui profita d'un coup de vent pour filer jusque sur le trottoir. Orlando le suivit des yeux avec convoitise, puis se retourna vers le sosie d'Alfred Pennyworth.

« Le prix de votre misérable vie », conclut celui-ci avant de redémarrer en trombe, tellement pressé qu'il en omit de fermer sa vitre.

Une fois les mille nouveaux dollars bien au chaud au fond de son portefeuille, Orlando se réfugia sous un abribus pour recouvrer ses esprits. En une minute à peine, il avait gagné l'équivalent d'un demi-mois de salaire, d'accord, mais il avait également été à deux doigts de perdre la vie. Une vie à mille nouveaux dollars... Bien que vexé, il en arriva à la désagréable conclusion qu'elle ne devait pas valoir davantage. Il songea aux chevaliers médiévaux qui, capturés par l'ennemi, voyaient parfois leur rançon monter à plusieurs dizaines de milliers de pièces d'or, en fonction de l'affection que leur portaient leurs proches et du prix qu'ils étaient disposés à payer pour eux... Tout compte fait, il aurait été satisfait que quelqu'un mette mille nouveaux dollars pour lui. Ni Sammy, ni même Diana, n'auraient daigné faire un tel effort pour lui sauver la mise.

Orlando reprit sa route, sans cesser de retourner dans sa tête ces quelques secondes où son existence faillit basculer dans le néant. Il n'y avait pas que le chauffeur, non ! Sur le moment, les autres passagers ne l'avaient pas marqué plus que cela, il croyait même ne pas les avoir vus... Alors qu'avec le recul il se souvenait au moins de celui qui occupait la place du mort. Plus précisément, un regard lui revint en mémoire, un regard d'un rouge tirant sur le violet qui continuait de lui brûler le cerveau tel un chalumeau. Oui, c'était exactement cela : l'homme possédait une paire d'yeux pourpres tout bonnement terrifiants. Peut-être était-ce dû à l'eau glacée qui s'infiltrait sous sa veste blanche, toujours est-il qu'Orlando frissonna.

Le frisson se changea en tremblements qui prirent fin lorsqu'il appuya avec fébrilité sur les touches de son digicode. Miracle ! Il ne se trompa qu'une seule fois avant de réussir à ouvrir la porte d'entrée de l'immeuble, un record en la matière, après huit années passées dans le même appartement de la Dix-Neuvième Avenue. Le 1-3-4-0 avait du mal à passer, à croire que sa

mémoire refusait obstinément d'imprimer ces quatre chiffres innocents.

Pour rejoindre son petit nid douillet du huitième étage, il lui fallait encore passer l'épreuve des escaliers. Ne lui parlez pas d'ascenseur : il en avait une peur bleue. Se laisser ingurgiter puis recracher par une cabine de métal qui, par caprice, pouvait décider de le garder en elle pour une durée indéterminée, lui paraissait pure folie. Et puis monter et descendre chaque jour quatre-vingt-seize marches – Sammy les avait dénombrées pour lui – maintiendrait son système cardiaque en bon état de fonctionnement, du moins c'est ce que prétendait Orlando.

Essoufflé, il parvint enfin devant chez lui. La porte était ouverte, évidemment. Qui aurait pu chercher à s'y introduire, hormis l'un de ses deux locataires ? Un cambrioleur ? Allons, nous n'étions plus au XX^e siècle ! L'insécurité avait été éradiquée des villes nouvelles de la grande couronne parisienne, avait coutume d'arguer Sammy, lequel passait ses journées devant son poste de télévision à s'abreuver d'émissions montées par des reporters ayant pour seules frontières les limites imposées par le gouvernement.

« Tu aurais pu ne jamais me revoir, Sammy ! » tonna Orlando en balançant sa veste contre le portemanteau, où elle resta accrochée en se demandant comment.

Cela lui faisait mal de l'avouer, mais Sammy était ce qui se rapprochait le plus d'un ami pour lui. Il répondait également plus ou moins à la définition de colocataire, tant que l'on considère le colocataire comme celui qui habite avec vous sans partager votre lit, quand bien même celui-ci ne partagerait aucun des frais attachés au concept de colocation. Cela faisait près de quatre ans qu'Orlando avait renoncé à lui réclamer sa part de loyer. Il se contentait de le voir ramener un kebab une ou deux fois par mois pour s'acquitter de sa dette ; et encore, ces derniers temps, même cet accord tacite avait tendance à ne plus être respecté. Si l'amitié n'a pas de prix, pour Orlando elle en avait un : avoir à supporter un parasite notoire qui ne quittait le salon – son salon ! – que pour se rendre aux toilettes.

Voyant Sammy scotché sur le plan fixe d'une botte d'épinards passée au robot mixeur, Orlando ajouta, en se mettant ostensiblement devant l'écran :

« Tu aurais pu ne jamais me revoir parce qu'un chauffard a failli m'écraser sur la Treizième Avenue. Mais tu t'en cognes comme de ta première chemise à carreaux, n'est-ce pas ? »

Un type grassouillet, transpirant à outrance sous une toque ridicule et un tablier XXL, expliquait en long, en large et en travers comment réussir à coup sûr une soupe de légumes verts. Voilà qui faisait une belle jambe à Sammy, dont le régime alimentaire se résumait aux restes micro-ondés de la veille, laissés par un Orlando magnanime. Il donnait néanmoins l'impression d'être subjugué par la démonstration prétentieuse du pseudo grand chef.

« À quelques centimètres près, je finissais le crâne contre les pare-chocs de la limousine bleue et tu venais me récupérer à l'hôpital. Au mieux. Parce qu'au pire, on me retrouvait à l'arrière d'un corbillard. »

Sammy passa une main dans sa tignasse, laquelle, assortie à une barbe broussailleuse qu'il conservait plus par fainéantise que par goût, lui donnait un air christique – si tant est que le Sauveur de l'Humanité puisse être comparé à un individu aussi peu charismatique. Sans lâcher l'écran des yeux, il porta à sa bouche une demi-saucisse de Francfort.

« Par contre, pour se faire pardonner, ils m'ont offert un billet de mille nouveaux dollars. »

Sammy tressauta. Le bout de saucisse effectua un aller simple pour son œsophage.

« Il n'y a donc que cela pour te faire réagir, vieille canaille », le réprimanda Orlando en lui tendant un verre d'eau, qu'il refusa pour une gorgée de bière blonde éventée.

Quand Sammy eut repris son souffle et ses esprits, il regarda son ami dans le blanc des yeux, sourit de toutes ses dents pour finalement déclarer, de cet air emprunté qui ne le quittait jamais :

« Cool. Tu vas pouvoir nous payer le resto. »



Le professeur Émilien Braun, de la Faculté des Sciences de la Nouvelle-Courbevoie, n'aimait pas les soirées au restaurant, pas plus qu'il n'aimait les colloques et les séminaires dans lesquels on risquait à tout instant de rencontrer des gens. Cependant, s'il

esquivaient sans trop de difficulté les remises de prix organisées autour d'un menu à deux cents nouveaux dollars, il lui était impossible de se soustraire à ses obligations contractuelles de chercheur universitaire. Autrement dit, il se voyait parfois contraint d'effectuer des sorties publiques afin de dévoiler à un parterre d'étudiants, de confrères et de journalistes, l'avancée de ses projets.

« Bonjour à toutes et à tous, je vous remercie de vous être déplacés en si grand nombre pour... pour... »

Émilien Braun épongea son front en sueur. Il marmonna des paroles inintelligibles destinées à remettre ses pensées dans le sens de la marche, redressa le buste et resserra machinalement le nœud de sa cravate. Il prit à témoin le portrait d'Isaac Newton posé sur la commode de son salon, puis reprit :

« Merci d'être là, *et cætera, et cætera*. Venons-en à ce qui nous réunit ce soir. Pour le reste, on improvisera. Les voyages temporels, donc. Car comme vous le savez déjà si vous n'êtes pas venus à cette conférence par pur hasard ou parce qu'il n'y avait rien d'intéressant à la télévision, il sera ici question des découvertes les plus récentes que j'ai faites sur la... »

Il se tut soudain, perturbé par un bruit qu'il assimila à un claquement de porte. Décidément, son niveau de stress avait atteint des proportions relevant du calcul astronomique.

« On respire, on se concentre, tout se passera comme il faut. Poursuivons ! Et je vérifierai à la fin de mon exposé que tu as bien suivi, Isaac ! »

Le miroir devant lequel le professeur Braun répétait sa future intervention refléta alors l'image d'un homme qui, à défaut d'être sûr de lui, suscitait au moins le respect et incitait à l'écoute... D'autant que ses révélations avaient de quoi visser à son siège même le plus cartésien des savants.

« Les voyages temporels ne sont pas un fantasme d'auteur de science-fiction : ils sont à notre portée ! Mes travaux, menés pendant des années en solitaire, m'autorisent aujourd'hui à affirmer que nous sommes à l'aube d'une nouvelle ère. Après les voyages à l'autre bout de la planète, après les voyages dans l'espace, voici que s'offre à nous l'opportunité de voyager dans d'autres époques, passées comme à venir. Comment cela est-il possible ? Je vous présenterai le concept de manière très schématique. Nous entrerons plus tard dans les détails... »

La détonation qui perça le silence de son immeuble ne le troubla que le temps d'un battement de cils. Cela lui permit de reprendre son souffle.

« Pour résumer, les jours, les années, les siècles, ne suivent pas, comme nous le pensions jusqu'à présent, un cours linéaire. Le temps n'est pas un jeu de construction qui ne cesse de s'empiler, une seconde au-dessus de l'autre, un siècle au-dessus de l'autre et ainsi de suite. Non ! Ce que j'ai découvert, et qui me vaudra fatalement d'être traité de dément par une partie de la communauté scientifique, est que le temps suit plusieurs cours différents, des cours qui se séparent, se recourent, s'enchevêtrent, créant des passerelles qui seront aisément franchies par un explorateur audacieux. Concrètement, il apparaît que certaines périodes sont très proches de la nôtre sur la carte de ce que je nomme les flux temporels, et le temps s'y écoule de manière parallèle à notre propre temps. Pour vous donner un exemple arbitraire, un voyageur temporel pourrait tout à fait quitter la Nouvelle-Courbevoie le 28 juin de cette année, faire du tourisme dans la région pendant une semaine à l'ère gallo-romaine, puis une semaine en l'an 2500, pour enfin revenir à son point de départ, où nous serions le 12 juillet de cette année... »

Le professeur se gratta le menton, perplexe. Énoncer une telle théorie de façon à la rendre tant accessible que crédible le forçait à tailler son argumentaire à la machette. Le prendrait-on au sérieux, demain, quand il s'agirait de présenter son travail à diverses sommités scientifiques aussi butées qu'un régiment de guichetiers administratifs ?

Il sursauta. On avait frappé à sa porte. Il s'y dirigea d'un pas lourd, regarda par le judas et, ne voyant rien, se résolut à ouvrir.

« Mais qu'est-ce que... »

Il ne prononcera pas d'autres mots : des rafales de balles généreusement distribuées par deux semi-automatiques Beretta condamnèrent le professeur Braun au silence et ses théories à l'oubli.

Tandis que les sirènes des pompiers emplissaient la Vingt-Deuxième Avenue, le cadavre d'Émilien Braun, spécialiste des voyages temporels, se consumait dans l'incendie qui devait effacer toute trace de sa vie comme de son œuvre. Ses assassins, quant à eux, avaient déjà la tête à leur tâche suivante, bien

moins compromettante, du moins en apparence : une simple filature.

La limousine bleue démarra en trombe.



Il était courant qu'Orlando prenne le métro, bien plus rare que Sammy l'y suive. La perspective d'une bonne ripaille dans l'un des hauts lieux de la gastronomie parisienne avait fini par faire quitter son antre au plus pantouflard des cafards d'appartement. Force est de constater que, si le cafard en question se trouvait particulièrement mal à l'aise à l'air libre, il supportait encore moins la promiscuité souterraine de ses semblables : les couloirs menant au quai de la ligne 27 furent pour Sammy l'équivalent d'une descente aux Enfers, les contremaîtres aux pieds fourchus en moins et les guitaristes tziganes en plus.

Orlando abandonna une pièce de deux nouveaux dollars à l'interprète manchot d'une pathétique reprise de *Yesterday*. Sammy fit la grimace.

« Il pourra s'acheter un ticket de métro et se réfugier à l'autre bout de la métropole, se justifia le généreux donateur. Il sera promptement remplacé par un joueur d'ukulélé venu de Papeete-sur-Marne ou par un pauvre type chantant du Daniel Guichard *a capella* dans un vieux pardessus râpé, mais qu'importe, la ligne 27 sera débarrassée de cet énergumène-là. »

Enfin convaincu, Sammy acquiesça. Malgré tout, il ne quitta pas la mine renfrognée qui était la sienne depuis qu'il avait appuyé sur le bouton *off* de son téléviseur. Dénué de toute forme extérieure de joie de vivre, il passa inaperçu parmi les autres voyageurs d'un compartiment peuplé de travailleurs et d'étudiants tirant des têtes de plusieurs mètres de long. Orlando, à l'aise dans son smoking blanc et arborant le sourire ultra-bright des occasions exceptionnelles, eut un peu plus de difficultés à se fondre dans la foule.

« On aurait au moins pu s'offrir le taxi, bougonna son compagnon. En tant que nanti – il prononça ce mot avec le plus grand sérieux – ça me fait mal de devoir me retrouver au milieu de ces gens-là. »

Tous deux embrassèrent du regard la multitude populacière de ce vendredi soir banlieusard, une multitude qui ne prit pas la

peine de leur rendre la politesse. Jusqu'à la station Nouvel-Odéon...

Orlando remarqua immédiatement ces deux hommes en costume gris anthracite, portant un chapeau de gangster et des lunettes noires à l'avenant, debout à l'autre extrémité du wagon. Leur ressemblance était si flagrante, leur attitude tellement similaire, qu'il s'agissait forcément de frères jumeaux. Que son attention soit happée par deux types issus d'un polar du siècle passé n'avait rien de curieux en soi ; que l'un d'entre eux l'observât pareillement, lui, Orlando, voyageur anonyme parmi les anonymes, voilà qui était plus surprenant. Il frémit malgré la chaleur suffocante du compartiment bondé. Comparable à un futur condamné passant en jugement sans espoir de relâche, il agrippa la barre métallique, tandis qu'il subissait le martyre d'imbéciles trouvant le contact de ses orteils bien plus agréable que celui du sol mouvant du wagon. Dans la poche intérieure de son smoking, le billet de mille nouveaux dollars lui parut soudain peser une tonne. Mille nouveaux dollars, le prix de sa misérable vie...

Six stations défilèrent. La paire de lunettes noires s'obstinait à le scruter et, derrière elle, un regard assez perçant pour passer outre les propriétés naturelles des verres fumés. Orlando tenta de détourner ses pensées vers des contrées moins intimidantes, mais c'était comme vouloir éviter un naufrage en écopant avec un dé à coudre. Il était surveillé et n'avait d'autre option que d'endurer cet interrogatoire silencieux. L'homme au costume gris anthracite et au chapeau de gangster ne le laissa en paix que lorsque son frère lui fit signe de descendre.

Orlando ne s'en remit pas. Durant toute la soirée, y compris dans l'atmosphère paisible de *Chez Maximus*, attablé devant une exquise marinade de langoustines et un Château Latour cuvée 2013, il repensa à ces yeux pourpres qui semblaient ne pas devoir le lâcher.